L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 15 novembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	70	21
Midi.....	78	25
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	77	25

L'Aérostation en Italie.

La navigation aérienne absorbe toujours l'attention du monde entier; tous les jours, peut-on dire, elle fait un pas dans la voie du progrès; et s'il n'est pas donné à notre génération, il sera certainement donné à celle qui la suivra, de voir les steppes aériennes parcourues avec autant d'aisance et de sécurité que le sont aujourd'hui les mers.

Il y a quelques jours, un dirigeable militaire italien n'est-il pas parti de Bracciano, près de Rome, et ne s'est-il pas rendu à Naples sans incidents aucuns? Parti le matin à huit heures et demie du lac de Bracciano, il a passé au-dessus de Rome; s'est dirigé vers la mer, et, côtoyant le littoral, il a poursuivi sa route vers Naples.

Le ballon est arrivé à une heure et demie au-dessus de Naples. Il a fait des évolutions et d'élégants virages, attirant sur son parcours une foule enthousiaste.

Lorsqu'il arriva à la hauteur du port, tous les navires de commerce firent siffler leur sirène, tandis que les aéronautes saluaient d'en haut en agitant un petit drapeau tricolore.

Les marins français massés sur les cuirassés applaudissaient; l'enthousiasme était général.

Le dirigeable a repris ensuite la direction du Nord, et passant au-dessus des collines de Cassodi-Monte, a repris sa route vers Rome et Bracciano.

La distance de Bracciano à Rome est de 48 kilomètres: celle de Rome et Naples, de 200 kilomètres, ce qui fait 298 kilomètres, et avec le retour, 596 kilomètres.

Mais comme le dirigeable n'a pas suivi la ligne du chemin de fer et a allongé considérablement son trajet en suivant la côte, l'on estime qu'il a couvert 650 kilomètres à peu près.

Cette distance, couverte en douze heures quarante-cinq minutes, est bien supérieure à celle du record du *Zeppelin*, qui n'a fait que 600 kilomètres en vingt-quatre heures.

La vitesse a été d'un peu plus de cinquante kilomètre à l'heure.

Un affreux accident est malheureusement à signaler. Tandis que le dirigeable quittait Rome pour Bracciano, un officier du génie qui cherchait à écarter la foule de curieux a été tué par un violent coup de l'hélice.

LA Télégraphie sans fil

Télégraphie sans fil entre Londres et le Sud-Afrique. — On poursuit en ce moment des expériences pour arriver à établir des relations directes par la télégraphie sans fil, entre l'Afrique du Sud et l'Angleterre; elles ont lieu à Durban, dans le Natal.

Malgré l'immense distance, on espère arriver à un résultat satisfaisant, d'autant, comme on le sait, que la propagation des ondes hertziennes se fait beaucoup plus facilement dans le sens des méridiens que dans celui des parallèles. En entreprenant les opérations de télégraphie sans fil entre l'Amérique et l'Europe, on a donc commencé par la partie la plus ardue de la tâche. Heureusement que dans ce dernier cas les brouillards des hautes latitudes apportent des facilités qu'on ne trouvera peut être pas sur la ligne sud-africaine.

Comme de hautes tours sont coûteuses à élever, on se propose, à Durban, d'y suppléer par des cerfs-volants qui porteront à 300 mètres l'extrémité des antennes, et on escompte déjà le succès en fixant à 1.25 fr. par mot le tarif des transmissions.

Télégraphie sans fil entre Saint Pétersbourg et Wladivostok. — Le ministre de la Guerre en Russie a entrepris d'établir, par une succession de stations de télégraphie sans fil, des communications entre Saint Pétersbourg et l'Extrême-Orient.

On estime qu'une dépêche de l'Extrême-Orient pourra atteindre Saint-Pétersbourg en utilisant trois ou quatre relais d'une puissance moyenne. On a déjà reconnu, d'ailleurs, que les stations de la mer Baltique peuvent communiquer directement avec celles de la mer Noire, sur une distance de 2,000 kilomètres.

On sait que la nuit et les temps humides augmentent singulièrement la portée des signaux de la télégraphie sans fil, et qu'en choisissant ces circonstances favorables, on peut communiquer à des distances qui semblent anormales de jour et dans les conditions atmosphériques ordinaires.

La télégraphie sans fil dans l'Antarctique. —

La nouvelle expédition qui se prépare en Angleterre, pour aller au pôle Sud, se propose de rester en communication, pendant tout le cours de son exploration, avec le mode civilisé. Des appareils de télégraphie sans fil seront emportés; les uns seront installés à demeure sur le "Nimrod, navire de l'expédition qui servira de base, les autres emportés par les différents partis d'exploration de façon que tous resteront en communication plus ou moins directe avec la Nouvelle Zélande.

Générosités Princières.

On aime le geste généreux des princes. L'économie chez les rois n'est pas une vertu très populaire. Aussi les souverains sont-ils accoutumés à "donner" avec adresse et opportunité. Nombre d'entre eux, d'ailleurs, ont la générosité non seulement traditionnelle, mais instinctive. On sait la prodigalité de la reine douairière de Portugal, Maria Pia, qui ne sut jamais compter. Elle fit, un jour, une bien jolie réponse à l'ancien dictateur Franco qui, obligé de surveiller sa liste civile, lui faisait respectueusement observer que, dans une collecte charitable, elle avait donné beaucoup plus que le roi Carlos lui-même.

— Mais, Monsieur, répondit fièrement la vieille reine, le roi n'est que mon fils!

Il est plaisant de rapprocher de ce mot un autre mot princier qui fait contraste et que nous rapporte le comte de Pimodan dans ses intéressants souvenirs.

Milocs Obrenovich, le premier souverain de Serbie dont on rappelle la très modeste origine, ne donnait, paraît il, en voyage que de très minces pourboires, tandis que son fils Michel se montrait infiniment plus large. A quelqu'un qui osait s'en étonner, le vieux Miloca riposta:

— Mais c'est tout simple! Michel n'est-il pas le fils d'un prince tandis que je suis, moi, le fils d'un gardeur de pourceaux?

Comédiens gentilshommes.

Au printemps de 1850, un jeune avocat du barreau de Paris, âgé de dix-neuf ans, enlevait une toute jeune comédienne. René Carton d'Ancourt descendait d'une vieille famille huguenote apparentée à Guillaume Budé; Thérèse de La Thorillière était la fille d'un gentilhomme qui s'était fait comédien par amour. Les deux familles prirent mal cette aventure; elles consentirent au mariage parce qu'il n'y avait pas autre chose à faire; mais les d'Ancourt distancèrent le ménage et le père noble, froissé, en mourut de chagrin. Rebutés par le monde, les deux époux entrèrent au théâtre. Dancourt —car désormais il quitte la particule— y tient avec esprit les rôles de financiers et de jaloux; sa femme créa avec grâce l'Angélique du "Joueur." Puis, Dancourt se fait auteur, écrit les "Chevaliers à la mode," un des plus grands succès de l'ancien répertoire, et devient un des protégés, un des favoris de Louis XIV. A partir de ce moment, raconte M. de Jouvencel dans la "Revue hebdomadaire," toutes les portes se rouvrent devant lui: on se souvient qu'il est gentilhomme et le salon de sa femme est bientôt l'un des plus fréquentés de Paris, surtout par le duc d'Aumont. La famille d'Ancourt, se rapproche du ménage qui continue pourtant de monter sur les planches; seuls, les La Thorillière s'obstinent à lui tenir rigueur. Le ménage eut deux filles qui, après avoir paru toutes deux dans les théâtres, firent de beaux mariages et eurent elles-mêmes pour filles Mme Dupin, la châtelaine de Chenonceaux, Mme d'Arty, amie du prince de Conti, et Mme de La Popelinière, femme du financier. Les Dancourt, ayant si bien établi leurs enfants, quittèrent enfin la scène où leur fortune et leur état dans le monde leur faisaient trop d'envieux. Aux environs de la cinquantaine, ils achetèrent près de Gien le château de Courcelles-le-Roi. Ils y menèrent la vie de seigneurs campagnards, faisant le bien, donnant le pain bénit, édifiant leur paroisse. Dancourt tout à fait converti, brûla ses dernières comédies, qui d'ailleurs ne valaient plus grand'chose composa une tragédie sacrée qui, par bonheur, ne nous est point parvenue.

Production du Radium.

On sait que ce métal vaut 100.000 francs le gramme: pour le produire industriellement, une compagnie suédoise traite une tonne de "kolon" d'où elle extrait 5 milligrammes de sel de radium, soit les 5 milliardièmes. D'autre part Sir William Ramsay l'extrait des pechblendes dont le rendement serait dix fois moindre.

Les mangeurs de chiens.

Nous mangeons du filet de cheval et du civet de chat, mais nous respectons encore l'ami de l'homme. En Saxe, depuis cinq ou six ans, on mange du chien. La consomation officiellement controlée dans les abattoirs a été de 3.775 animaux en 1908. Chemnitz, Dresde et Zwickau sont les trois villes qui en absorbent le plus.

THEATRES.

ORPHEUM.

Bien avant le lever du rideau la salle de l'Orpheum donnait malaisément place à la foule qui s'y pressait hier soir.

Les sept ou huit numéros du programme ont été fort goûtés et tous ont eu l'honneur du bis.

Mlle Clara Belle Jerome et sa troupe ont été très applaudies dans l'interprétation de "Joyland", une jolie petite comédie musicale, fort bien montée et accompagnée d'airs ravissants.

La comedie intitulée "Awake at the Switch" a été bien enlevée par Mlle Margaret Moffat et les excellents artistes qui composent sa troupe.

Les "Quatre Rianos" ont follement diverti les spectateurs avec la jolie saynète "In Africa", ainsi que Burns et Hawthorne, les deux populaires comédiens américains.

Les danses de Mlle Emma Francis et de ses deux jeunes arabes ont aussi été très goûtées.

Mlle Julia Frary, une excellente chanteuse, ainsi que le violoniste Scheda, Jack Moffett et Elsie Clare ont successivement occupé la scène et ont puissamment contribué au succès de la soirée.

Le rideau s'est abaissé sur des scènes très intéressantes du cinématographe.

TULANE.

Un public nombreux et élégant se pressait hier soir dans la salle du Tulane et a fait une ovation enthousiaste à Mme Fritzi Scheff la charmante artiste qui depuis trois ans n'avait pas été vue à la Nouvelle-Orléans.

Peu d'actrices possèdent un talent aussi complet que Mme Fritzi Scheff et ce talent elle le doit à un travail ininterrompu pour développer les dons naturels qui, dès son début sur la scène, l'ont classée au premier rang.

Aussi mérite-t-elle doublement la faveur que lui accorde le public, les ovations qui lui sont faites lorsqu'elle interprète l'un des rôles auxquels elle donne une saveur toute particulière.

Elle a véritablement triomphé hier soir dans le rôle de la "Prima Donna" et l'on s'explique aisément le succès continu que cette charmante comédie-musicale vient de remporter à New York, où elle a été jouée consécutivement pendant plusieurs mois.

"The Prima Donna" est luxueusement montée, et la musique, due au compositeur Victor Herbert, en est charmante. Les scènes se déroulent à Paris et présentent un joli tableau de la Ville Lumière.

Mme Fritzi Scheff est secondée par une excellente troupe qui comprend entre autres: MM. John E. Hazzard, William K. Harcourt, Martin Haydon, Donald Hall; Mmes Grace Delmar, Tillie Salinger, Anna Pelham, Maxine Verande, Marie Barry.

"The Prima Donna" ne sera donnée qu'une seule fois en matinée cette semaine, samedi.

Théâtre de l'Opéra.

Les intéressants spectacles se succèdent sans interruption à l'Opéra, pouvons-nous dire. Dimanche dernier, c'était encore *La Traviata* qui se donnait, mais en matinée cette fois, et devant un public nombreux, un public où dominait le joli sexe.

Nous avons déjà dit avec quel succès est chantée cette œuvre où éclatent la distinction, le sentiment profond, la poésie du maître italien.

Le soir, la salle de l'Opéra se regarnissait, et d'un monde qui n'y était nullement venu pour se laisser attendrir, comme celui du jour, au spectacle de la malheureuse *Violetta* aux prises avec la maladie et fauchée alors qu'elle aimait tant la vie et s'y cramponnait.

Non, le public de dimanche soir voulait se dérider le front et les artistes de M. Layolle lui en ont fourni l'occasion.

On donnait pour la première fois à la Nouvelle-Orléans *La Petite Bohème*, de Hirschman, que les Parisiens ont applaudie plus de cinq-cents fois; et les Néo Orléanais, qui ne l'applaudiront pas aussi souvent pour la meilleure des raisons, lui ont fait l'accueil le plus flatteur.

Ces trois actes, qui n'ont pas les prétentions de l'opéra-comique ni même de l'opérette, sont plutôt une œuvre intermédiaire entre l'opérette et le vaudeville d'autrefois, ornementée de couplets.

Le nom de Hirschman n'est pas inconnu dans le monde musical: si le compositeur n'a jamais fait grand, il a souvent fait joli. La mélodie est chez lui abondante, facile. Elle n'a peut-être pas toujours le cachet de l'originalité, mais il est rare qu'elle ne soit pas aimable.

Dans *La Petite Bohème* on remarque à bien des pages cette qualité mélodique, celle qui, du reste, enchaine le plus un public au théâtre. Le couplet y est fréquent et toujours troussé gaillardement, spirituellement.

L'auteur de *La Petite Bohème* s'est inspiré de *La Vie de Bohème*, de Puccini; on y retrouve entr'autres créations de Murger, les intéressantes *Musette* et *Mimi* que Puccini a mises en scène.

Dans le rôle de Barbemuche, M. Rene Gamy a été inimitable; son talent si fin, si personnel de comique a trouvé le champ suffisamment vaste pour lui permettre de se révéler sous toutes ses faces.

MM. Delaxe, Chadal, Geoffray, Lacombe, Peyron et Coulon pour ne citer que ceux-là, ont été tous étourdissants de verve. Ils ont fait des bohèmes tels que les a dépeints Murger "fiers en leur misère; et après avoir chanté, avoir rigolé avec Musette, la fille du plaisir, et pleuré avec Mimi, la fille de la douleur, s'étonnent autant que s'effraient à la vue de leur mansarde nue, froide et dont la fenêtre aux carreaux cassés laisse voir, se profilant morne dans le brouillard, l'Hôtel-Dieu ou la Morgue".

M. Delaxe a une voix de ténor rino charmante, il dit la romance avec une pénétrante émotion.

M. Chadal, lui, est en même temps qu'un chanteur délicieux un comique excellent. Dans tous ses rôles il est heureux en trouvant les intonations, l'accent, les gestes qui conviennent au bonhomme dans la peau duquel il entre. M. Chadal est, assurément, le meilleur baryton d'opérette que nous ayons jamais eu.

Musette, Mme Sterckmans, et *Mimi*, Mlle Jenny Allard, ont fort bien tenu leurs rôles. Mme Sterckmans a une jolie voix que l'on écoute toujours avec plaisir, parce que l'artiste détaille avec infiniment d'esprit tout ce qu'elle dit. Mais la comédienne, dans ces trois actes, a une besogne plus ardue que la chanteuse. On vient à ce genre de spectacle pour y rire, et Mme Sterckmans qui le comprend mieux que personne, a été toute en train.

Mlle Allard a été bien applaudie au second acte lorsqu'elle a chanté son solo du "Rêve".

La représentation de *La Petite Bohème* a été très réussie, brillante même, et toutes les fois que l'ouvrage de Hirschman sera sur l'affiche, la recette à la porte ne sonnera pas creux.

Hier soir, plusieurs artistes de la troupe ont donné à Baton Rouge une représentation de *La Traviata* à l'occasion de la presence dans la Capitale d'étrangers nombreux, dames et messieurs venus pour assister au dévoilement du monument élevé à la mémoire des soldats et des marins du Nord, victimes de la guerre de Sécession.

Ce soir, seconde représentation de *Manon* avec Mlle Nina Alcaraz dans le rôle principal. Est-il besoin de dire que la salle contiendra malaisément la foule qui s'y pressera pour saluer l'entrée d'une compatriote dans la carrière artistique et lui souhaiter de parcourir cette carrière triomphalement.

Jeudi, *Le Trouvère* avec M. Escalais dans le rôle de *Manrique* où il a été l'autre soir tout simplement phénoménal.

Dimanche, en matinée, *Le Jongleur*, avec MM. Zocchi, Biensatto, Huberty et Mme Fiérens; le soir, *La Petite Bohème*.

NELL WINTER, DANS "STRONGHEART"—CRESCENT.

CRESCENT.

La jolie comédie "Strongheart" a été revue avec plaisir dimanche soir au Crescent et a reçu un accueil des plus favorables de notre public.

"Strongheart" présente une excellente peinture de la vie de collège et l'intrigue est si habilement menée qu'elle réussit à tenir en haleine les spectateurs d'un bout à l'autre de la représentation.

La pièce est fort bien montée et jouée comme elle est par une troupe de premier ordre, on peut prédire un succès pour la série de représentations qui seront données cette semaine au Crescent.

Le rôle principal, celui de "Strongheart", est tenu par un jeune acteur de talent, M. Burton L. King, qui est fort bien secondé par MM. Martin Brown, Robert Lothian, Charles Doherty, William Stafford et par Mmes Bessie Wilkes, Nell Winter, Adele Lane et Mae Beban.

Warriner est mis en accusation.

Cincinnati, 15 novembre—Le Grand Jury du comté d'Hamilton, a tenu aujourd'hui une séance spéciale pour faire une enquête sur les détournements mis à la charge de Charles L. Warriner, l'ancien trésorier de la compagnie de chemin de fer B & O. Les détournements de Warriner constatés à ce jour, s'élèvent à la somme de 643,000 dollars.

Une femme, Mme Jeannette Stewart, alias Ford, qui entretenait des relations avec Warriner et pour laquelle il a, croit-on, dépensé des sommes considérables, a été entendue par le Grand Jury.

A une heure de l'après-midi une mise en accusation a été rendue contre Warriner l'accusant de vol, faux et détournements.

Eusepia Paladino aux Etats-Unis.

New York, 15 novembre—La célèbre médium napolitaine Eusepia Paladino, qui est arrivée ces jours derniers aux Etats-Unis, a donné hier soir sa première séance de spiritisme à New York.

Pendant son séjour à New-York Madame Paladino donnera quelques séances devant des savants américains, qui mettront à l'épreuve son talent de medium et feront un rapport complet des expériences.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Du 16 Commencé le 20 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

MARIAGE DE CONVENANCES

VII

LE SACRIFICE?

(*Suite.*)

La patronne qui portait ce doux nom de Gabrielle avait alors une quarantaine d'années, une physionomie de blonde qui avait dû être, sinon d'une beauté rare, du moins extrêmement intéressante quelques années plus tôt, mais sur laquelle le temps avait imprimé de ses mains impitoyables des traces de fatigue.

Nous disons des traces, ce qui signifie qu'il fallait s'en approcher au grand jour et les examiner avec attention pour les reconnaître.

Quelques instants avant l'heure où Georges Dufresne, la bonne madame Desaubiers et Suzanne devaient se lever de table pour se rendre chez elle, Gabrielle, vêtue d'une simple robe de laine noire, mais d'une légèreté et d'une coupe irréprochable, était enfermée dans le cabinet où elle recevait dans l'intimité ses amis particuliers et celles de ses nombreuses clientes qu'elle honorait de son affectueuse sympathie.

C'était un boudoir vraiment délicieux où chaque meuble, chaque objet, avaient leur cachet et leur prix.

On peut dire aussi que chacun d'eux constituait un souvenir.

Les fauteuils, le divan, les tableaux, les statuettes, les bronzes, lui rappelaient certaines étapes de dix années de luxe et de prospérité.

Mais la malheureuse avait d'autres souvenirs à enregistrer, et ceux-là étaient désolants, quelques-uns plus que navrants, sinistres et honteux.

Gabrielle Vautier était une de ces femmes que le hasard a fait naître dans une échoppe de savetier sans clientèle, ou dans la loge de quelque concierge d'immeuble borgne ou lépreux, quand ce n'est pas dans la mansarde d'une ouvrière ou d'une servante séduite et délaissée, et qui s'élèvent en plein Paris, comme les moineaux des jardins publics, des miettes de la charité, plus misérables que les pierrots, car il se trouve toujours de bonnes âmes qui jettent aux oiseaux perdus des restes qu'ils n'ont pas besoin de mendier, tandis que les enfants abandonnés frappent la plupart du temps à des portes impitoyablement fermées ou murmurent leurs prières à des oreilles qui restent à peu près invariablement sourdes.

On se demande, quand on y réfléchit, par quelle mystérieuse force de résistance ces corps frêles et d'apparence si débiles grandissent et comment ils peuvent arriver à leur vingtième année sans se déformer et s'abâtardir.

Gabrielle Vautier y était parvenue cependant.

Par quel miracle, car il y avait un miracle, un vrai, dans cette aventure d'une misérable enfant qui ne tenait à rien, qui ne pouvait se recommander de personne, et que toutes les fatalités condamnaient à ne devenir qu'un pauvre être rachitique et dégénéré, comme ces plantes qui poussent dans un sol ingrat qui ne les nourrit pas et les empêche tout au plus de périr.

Une voisine, presque aussi pauvre que la mère de Gabrielle, l'avait recueillie lorsque la pauvre femme s'en était allée dans l'autre monde, exténuée par ses efforts pour élever son enfant, trop lourd fardeau pour elle.

Gabrielle avait cinq à six ans à cette époque.

C'était une fillette pâle et chétive, aux cheveux jaunes, d'une maigreur effrayante et dont les os perçaient la peau.

Mais dans ce petit visage blafard, émacié, couronné d'une chevelure désordonnée, deux grands yeux pleins d'intelligence semblaient implorer la vie et solliciter la pitié.

Sa voisine gagnait péniblement de faibles salaires avec de longues journées de travail, en faisant des fleurs artificielles communes, de celles dont la façon vaut à peine quelques sous la grosse, et pourtant, grâce à son dévouement, l'enfant de son adoption n'avait pas succombé à la tâche.

Elles végétaient Dieu sait comment, d'un morceau de pain, de deux sous de lait frelaté et d'eau chargée de tous les microbes de la création, car on peut croire qu'elles n'habitaient pas les Champs-Elysées ni le parc Monceau.

Elles n'avaient même pas d'air à respirer, ce qui est un comble, sous le soleil qui ne luit pas pour tout le monde, quoi qu'on en dise.

Leur soleil à elles, c'était une petite lampe à pétrole presque toujours allumée dans un cabinet noir qui recevait le jour par une manière de soupirail étroit, ouvert dans la toiture, pourrie d'une infecte mesure et fermé par une tabatière.

Quand on songe à ces logements, on se prend à admirer les paillottes des Congolais et les huttes de branchages des naturels du cap Horn.

La petite Gabrielle s'allongeait toutefois, mais en s'étirant comme du fil de laiton qui passe dans une filière d'acier, et peu à peu elle franchissait une nouvelle série de douze mois pour atteindre dix ans, onze ans, douze ans.

L'école du quartier, où on la recevait comme une brebis galeuse à cause des loques dont elle était couverte, lui apprenait cependant à lire, à écrire et à compter, et d'autant plus vite que cette pauvresse si minable travaillait avec une ardeur étonnante et presque rageuse, dans sa volonté de se débrouiller et de sortir du trou noir où elle se sentait perdue, agonisante.

Une autre femme, pas riche, une mère de famille dont les deux fillettes allaient à la même école, entendit parler d'elle. Elle voulut la voir et, prise de compassion, elle lui donna les vieilles robes de ses enfants hors d'usage et dont elle ne savait que faire.

Ce fut le premier pas de Gabrielle Vautier dans la voie de l'opulence et cette faveur redoubla son courage.

Ce jour-là, en rentrant à son infecte mansarde, elle se jeta dans les bras de sa seconde mère, et lui dit avec un accent de triomphe:

—Ne te désole pas. Je crois que nous sommes sauvées.

Le jour de la victoire ne devait pas luire pour la fleuriste.

Six mois après, alors que l'enfant allait être en état de quitter l'école, elle succomba, tuée par les poisons de l'eau pourrie qui remplaçait pour elle les vins généreux, les bières de toutes sortes et les liqueurs variées dont elle ne connaissait ni les bienfaits, ni l'existence, ni le nom.

Elle expira, désespérée de laisser sa pauvre fille seule au monde.

L'enfant suivit avec deux ou trois ouvrières ce convoi de pauvre et se retrouva isolée dans son affreux logement, comme au décès de la servante qui avait été sa vraie mère et que la misère avait assassinée comme l'autre.

Lorsqu'une jeune fille a subi une enfance pareille, il ne faut pas exiger d'elle des sentiments d'une noblesse exagérée et d'une générosité sans bornes.

Nous avons vu certainement dans les grandes forêts les routes tracées par des fourmilières géantes.

Tant que dure le jour, c'est le travail acharné, le mouvement perpétuel, sans repos.

Les fourmis laborieuses vont et viennent, affairées, hâtives, fiévreuses, comme si quelque gardien féroce les poussait devant lui, l'aiguillon à la main.

Les unes traînent des fardeaux, les autres vont en reconnaissance, flairant des aubaines; il se livre çà et là de sanglantes batailles avec des malfaiteurs, des concurrents ou des tribus rivales.

La multitude vogue à des besognes inconnues du curieux qui la regarde.

Jamais elle ne s'arrête.

Supposez un individu d'une tribu étrangère se fourvoyant dans cette pesplade affolée d'activité, il sera expulsé, jeté hors des rangs, chassé, conspué, écrasé dans cette foule qui lutte pour la vie, déchiré par mégarde ou par haine, comme un rival ou une gêne.

Pendant des années, Gabrielle Vautier fut, au milieu de l'immense fourmillière de Paris, une de ces parias dont personne ne veut s'occuper, qu'on rebute ou qu'on chasse sans se soucier de ce qu'elles deviennent.

Enfin elle arriva à l'âge où le printemps de la jeune fille commence.

Sans être belle, elle avait acquis dans la fréquentation des ateliers de modes et de couture, antes.